

ux l'admirer. Oh !
la chère Valentine !
qu'on lui permit de
à jeune fille ; elle
siller sur son som-
beau prier M. de
de oreille et elle
chambre. Bientôt
nt et tout devint
Adriani. M. et
retournés à leur

tin, à huit heures,
villa Adriani ; il
meille. Mme de
le aussi, s'habil-
d'elle. Plus de
on espérait bien
Ainsi que le lui
Chauvret, Mme de
sifier comme elle
visite de James
nche et avait mis
u'elle portait ce
e plusieurs mois
si tant d'événe-
accompli, ou
la villa de Car-
Dés qu'Hélène
nit au salon son
était alors nauf
entrée dans sa
villa de la Mai-
à celle de la
meille, malgré
blancs, était si
dans sa fraîche
son mari et
l'empêcher de la

docteur, c'est
le dimanche de
se sont vu le

ur, et il n'y a
dans ma toi-
mes boutons,
oigts et à mon

oi, nous avons
entente ; on n'a
commanditaires,

, Louise est à
pouvez compter
que sur moi-

ame ?

e suis émue !

il faut vous

re pourrai ni

re notre malade

ur, murmura-t-elle.

M. de Car-

elle n'aura pas

le sera forte.

tous, ajouta

salon jusqu'à

ent anxieux,

ouieux. M.

en place ; à

archait tantôt

pas, puis re-

nt sa femme,

lui souriait et elle lui répondait par des
regards expressifs. Hélène avait la poi-
trine oppressée, haletante. M. Chauvret ne
s'était pas trompé, à dix heures six mi-
nutes, la jeune fille rouvrit les yeux, et
presque aussitôt, sa vue se porta sur
Louise, debout devant le lit et toute sou-
riante.

— Oh ! oh ! fit Valentine.
Elle repoussa la couverture, s'assit sur
le lit, et son regard étonné se fixa sur la
gouvernante, qui continuait à sourire.

— Oh ! fit-elle encore.
Puis, elle se frotta les yeux, et ses
mains agitées pressèrent son front.

— Eh bien, mademoiselle, dit Louise,
j'espère que vous avez dormi longtemps,
ce matin ; savez-vous que dix heures
viennent de sonner ! En vous voyant si
bien dormir, je croyais vraiment que vous
ne vous réveillerez qu'à midi.

Le son de la voix de sa gouvernante
avait fait tressaillir la jeune fille et, de
nouveau, ses yeux grands ouverts se
fixèrent sur le visage de Louise. Celle-ci
reprit :

— Il vous arrive rarement de vous le-
ver aussi tard, mademoiselle ; il est vrai
que vous avez fait hier, en compagnie de
la petite R, cette, la fille du jardinier, une
longue promenade à pied dans la forêt ;
naturellement vous aviez besoin de vous
reposer.

— Rosette, Rosette, murmura la jeune
fille d'une voix hésitante.

— Si vous voulez vous lever, mademoi-
selle, je suis prête à vous aider à faire
votre toilette et à vous habiller ; diman-
che dernier, vous m'avez fait des compli-
ments sur la façon dont j'ai arrangé vos
magnifiques cheveux ; eh bien, mademoi-
selle Valentine, je vous ferai aujourd'hui
la même coiffure. D'ailleurs c'est aujourd'hui
din, anche et il faut vous faire belle,
très belle. Tenez, mademoiselle, continua
Louise, prenant sur le dossier d'un fau-
teuil une robe de soie rose et la montrant
à la jeune fille, voici la robe que vous
allez mettre, c'est celle que vous aviez
dimanche dernier.

La jeune fille regarda la robe comme
elle avait d'abord regardé la gouvernante,
avec étonnement, puis, une main sur son
front, elle parut s'absorber en elle-même.
Il n'y avait pas chez elle que de l'étonne-
ment ; aucune des paroles de Louise ne lui
avait échappé et ces paroles remuaient
tout son être ; cela se voyait au frémissé-
ment de ses lèvres, à l'éclat de son re-
gard, à son sein agité, à de légers tressail-
lements, à certaines contractions des
muscles du visage. Louise attendait en
proie à une horrible anxiété. Soudain la
jeune fille eut un mouvement brusque,
se frappa le front, se secoua.

— Qu'est-ce que dit-elle, en parlant à
elle-même : que se passe-t-il donc en moi ?
Elle se redressa et s'écria, les bras tendus :

— Oh suis-je, ou suis-je ?
Son regard, éperdu, interrogeait Louise.
Celle-ci, redoublant d'usage, se mit à
rire.

— Mademoiselle Valentine, répondit-
elle, vous n'êtes pas encore bien éveillée
ou, avant votre réveil, vous avez fait un
vilain rêve, qui vous a fort troublée ; re-
mettez-vous, ma chère et bonne mai-
tresse, vous êtes dans votre lit, dans
votre chambre de jeune fille, et Louise,
votre fidèle Louise, qui vous a tant de

fois brocée dans ses bras, quand vous
étiez toute petite, Louise est près de vous.

— Louise, oui, c'est Louise, prononça
lentement la jeune fille, et je suis...

— A la Maison-Blanche, dans votre
chambre, ajouta vivement la gouvernante.

— Ah ! la Maison-Blanche répéta la
jeune fille.

Allongeant le cou, elle promena ses
yeux étincelants de tous les côtés. Sa vue
ne rencontra que les objets qui lui étaient
autrefois familiers. Mais elle ne retrouvait
pas le souvenir, la lumière ne venait pas
dissiper l'obscurité du cerveau. Elle cessa
de regarder, resta un instant songeuse,
puis laissa échapper un long soupir.

— Je veux me lever, dit-elle, sortant
ses jambes hors du lit.

Vivement, Louise l'aide à se lever et à
masser un peignoir. Alors Louise reprit
la parole :

— Mademoiselle Valentine...

— Pourquoi m'appellez-vous Valentine ?
interrompit la jeune fille.

— Mais parce que c'est votre nom ; n'é-
tes-vous pas mademoiselle Valentine de
Carmelle, la belle Valentine ?

— Valentine de Carmelle, la belle Va-
lentine ! répéta la malade.

Après une pause, elle reprit :

— Oui, c'est vrai, je suis Mlle de Car-
melle, la belle Valentine.

— Tenez, mademoiselle, dit Louise, la
plaçant devant une glace, regardez-vous
dans ce miroir ; n'est-ce pas que vous êtes
bien belle ? Ah ! c'est avec raison que les
ouvriers de la filature et tout le monde, à
Troyes, vous appellent la belle Valentine.

La jeune fille resta un moment silen-
cieuse, regardant son visage dans la gla-
ce, puis murmura :

— Valentine de Carmelle ! C'est moi,
je me reconnais !

— Maintenant, ma chère maîtresse, dit
Louise, il faut vous habiller et bien vite ;
si vous ne vous dépêchez pas, vous ne se-
rez pas habillée pour onze heures. Votre
mère, Madame de Carmelle est déjà
au salon où elle vous attend ; vous
devez être près d'elle pour recevoir
les invités. Que je vous dise, made-
moiselle, vous aurez aujourd'hui le plaisir
de voir M. Georges Vibert ; il est à
Troyes depuis hier et il viendra passer la
journée tout entière à la Maison-Blanche.

Tenez, mademoiselle, je crois bien que
M. Georges Vibert est venu tout exprès
pour assister à la demande de votre
main qui va être faite aujourd'hui à
votre père et à votre mère par la mère
de votre amoureux, Mme Lincoln ; cela
se comprend, mademoiselle, M. Georges
Vibert aime tant son ami, M. James Lin-
coln !

Valentine était haletante ; éperdue,
effarée, les yeux pleins de larmes,
elle saisit violemment le bras de Louise.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria-t-elle.

— Comment, fit la gouvernante, jouant
l'étonnement, est-ce que mademoiselle
Valentine ne se rappelle pas que M.
James Lincoln et sa mère viennent au-
jourd'hui à la Maison-Blanche pour la
demande en mariage ?

Le jeune fille fut prise d'une sorte de
tremblement nerveux et porta ses deux
mains à son front.

— James Lincoln, James Lincoln ! pro-
nonça-t-elle à mi-voix ; mais oui, je me
souviens, c'est aujourd'hui qu'il doit venir
avec sa mère.

XVI

LES RÔLES

A onze heures, Valentine était habillée
et prête à descendre au salon.

— Voyez-vous dans cette glace, made-
moiselle, lui dit Louise ; eh bien ! étes-
vous satisfaites ? Vous trouvez-vous bien
ainsi ?

— Oui, je suis bien, répondit-elle.

Et elle se mirait insouciantement, incon-
séquente aussi, et cependant souriait à son
image.

— Comme toujours, reprit Louise, on
trouvera Mlle de Carmelle ravissante, et
plus que jamais on vous appellera la belle
Valentine. Devant vous, la mère de M.
James, qui ne vous connaît pas encore,
sera en extase.

La jeune fille paraissait toujours éton-
née chaque fois qu'on noni dont elle avait
perdu le souvenir, venait brusquement
frapper ses oreilles. Mais pensive, le front
rêveur, elle avait toujours l'air de cher-
cher quelque chose en elle-même. La tâche
de Louise était remplie. Elle ouvrit
la porte de la chambre, qui donnait sur
un couloir conduisant à l'escalier, puis
agita le cordon d'une sonnette, pour pré-
venir ceux qui attendaient que la jeune
fille, habillée, allât sortir de sa chambre.

Nos trois personnages se dressèrent com-
me nus par un ressort ; M. Chauvret,
toujours calme, enchaîna avec soin ses per-
plexités. Ils échangèrent entre eux de
rapides regards.

— Voici le moment de la terrible épreu-
ve, dit M. de Carmelle.

— Oui, répondit M. Chauvret. Dans un
instant, Valentine entrera dans ce salon,
continua-t-il, et c'est ici qu'elle doit re-
couvrir la raison. Du courage, madame,
encore une fois, ayez force. Pas de lar-
mes, montrez à la pauvre enfant un visage
joyeux, ayez constamment le sourire sur
les lèvres. Elle hésite peut-être à descen-
dre, appelez-la, moi, je me retire dans la
pièce à côté et ne me montrai que quand
je jugerai le moment opportun ; mais
j'aurai l'oreille attentive, j'entendrai tout.

— Mon cher docteur, j'espère que vous
serez content de moi, répondit Mme de
Carmelle.

Elle respira avec force, puis ouvrit la
porte du salon, s'avança dans le vestibule
jusqu'au pied de l'escalier et appela :

— Valentine, Valentine, il est onze
heures et tu dois être habillée ; viens, des-
cends vite, ton père et moi nous t'atten-
dons !

La jeune fille eut un haut-le-corps. Elle
avait entendu et probablement reconnu la
voix.

— Mademoiselle Valentine, dit Louise,
c'est Mme de Carmelle, c'est votre mère
qui vous appelle.

— Oui, répondit-elle, j'ai entendu et je
descends.

Sortant aussitôt de sa chambre, elle
marcha vers l'escalier.

— Madame, cria Louise, Mlle Valentine
descend.

Mme de Carmelle entra dans le salon
dont elle laissa la porte à deux battants
toute grande ouverte.

— Je tremble, dit-elle à son mari.

— Je tremble aussi, mais nous devons
vaincre notre émotion, paraître gais, avoir
le sourire sur les lèvres.

Ils se serrèrent la main.

— Courage et espoir, dit Armand.